



LES CAHIERS DU C.R.I.W.E.

Centre de Recherche et d'Information du Wallon à l'Ecole

Rue Surllet 20 — 4020 LIEGE — Bressoux

Tél: 04/342 69 97 — e-mail: ucw@skynet.be



Lès Cocognes



RÉGION WALLONNE

Avec le soutien de la Région Wallonne, de la Communauté Française Wallonie — Bruxelles, de Liège Province Culture et de l'Union Culturelle Wallonne.

Avant-propos

Quand le wallon était langue maternelle, ceux qui s'essayaient à parler français le faisaient dans un curieux langage hybride, dont il ne subsiste aujourd'hui que quelques (rares ?) wallonismes.

Dès le milieu du XVII^e siècle, ce langage est devenu littéraire dans la bouche du caporal Golzau, du célèbre Voyède de Tchofontinne (1757). Une certaine d'années plus tard, on le retrouve dans la bouche de Tâti, se croyant riche et trouvant désormais le wallon indigne de sa nouvelle condition.

Jusque là, cette manière d'écrire restait ponctuelle et ne visait qu'à souligner la fatuité ridicule du nouveau riche. Mais avec Marcel Remy (entre 1901 et 1906), la démarche est toute différente : se trouvant à Berlin dans un exil intellectuel et affectif, l'auteur recrée ses années d'enfance, en donnant la parole aux adultes en un superbe wallon et en mettant dans la bouche de l'enfant qu'il était un français régional d'un naturel parfait.

Il aura des successeurs avec le docteur Marique (sous le pseudonyme d'Aimé Quernol) puis, plus tard, avec des fortunes diverses, Paul Biron, Léon Warnant ou Louis Chalou, qui utilise le français régional pour des portraits fort attachants.

On pourrait croire que cette façon d'écrire est aujourd'hui dépassée mais, outre l'intérêt pédagogique, - le français régional est un merveilleux moyen de mettre en évidence le lexique et surtout la syntaxe et le génie de la langue wallonne- cet exercice encourage chacun à retrouver des souvenirs proches ou lointains qui produisent des ethnotextes du plus grand intérêt.

Ces travaux de nos grands écoliers de la troisième année des Cours de Langue et de Littérature wallonnes de la Ville de Liège n'en donnent-ils pas un bon exemple ?

MARCEL SLANGEN

ECHEVINAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
de la Ville de Liège

C.R.I.W.E.

CENTRE DE RECHERCHE ET D'INFORMATION
du WALLON À L'ECOLE

coll. 2

coll. 3

Editeur responsable : Paul LEFIN - rue général de
Gaulle, 71 - 4020 LIEGE
Dépôt légal : D/1997/3380/02

Je fais signe que oui avec ma tête mais en sortant je regarde derrière moi et je vois la grand-mère de l'aute qui lui donne un oeuf tout bleu en lui disant quelque chose à son oreille. Elle triche déjà ! Mais je m'en fous, je suis plus fort qu'elle et je lui volerai ses oeufs derrière la haie tantôt.

Tout d'un coup, je sens quelque chose qui craque et qui court tout gluant dans mon cou : c'est la mémée qui vient d'acraser son oeuf sur moi, et c'est par un oeuf cru...

Je sens que je vais me fâcher tout rouge et l'akémer, surtout que les autes, i rient eux. Mais je pense que derrière la galerie ousque mon mon-n-onke tient ses poules, y a, dans une boîte aux souliers, des oeufs en pierre qui servent à jouer des blagues aux couveuses, pace qu'elles ne voient pas la différence avec des vrais et qu'elles restent dessus. J'en prends un et je le make sur la tête toute crolée de ma cousine qui commence à tchawer. Que ça fait du bien de l'entende tchoûler ! Mais les autes, eux, i n'riyent plus. Ma matante me foute une danse et me dit de retourner chez moi pace que je n'ai rien de bon dans le corps...

Sur le chemin, j'entends des droles de bruits dans ma tête à cause de la margnaf...on dirait les cloches ! Mais pour les oeufs, je suis chocolat !

JEAN-PIERRE VERVIER

Qu'on cogne !

Je suis tout content pace que mon mon-n-onke « Pèce-d'ome » qui avait dit que je n'aurais jamais plus rien hors de ses mains tant qu'i vivrait, tellement qu'il était fâché sur moi depuis qu'il avait rappris que je ne voulais plus faire mes Pâques, a remangé ses paroles et a fait savoir que les cloches avaient mis des cocognes pour moi dans le fond de son jardin.

C'est que je l'aime bien, moi, mon mon-n-onke « Pèce-d'ome », même si mon grand-père dit qu'i n'aurait pas malin assez pour déclouer deux chiens. Mais ça, c'est des contes de grandes personnes, i n'en peut rien lui, s'i n'sait pas se servir d'une tricwèsse.

J'ai couru tout du long du chemin jusque chez lui, mais en arrivant, je vois que je ne suis pas le premier : la petite mémée, ma cwate-pèces de cousine est déjà là, et pas toute seule, elle a pris sa grand-mère avec, une vieille qui ne peut plus me sentir depuis le jour que sur le temps qu'elle faisait pipi debout, je lui avais mis un pêlot ente ses jambes par derrière son dos et qu'elle s'avait toute sipitée...

Mais je montre que je suis bien élevé et je lui donne quand même une baise.

Ma matante dit :

- Drovez 'lzi l'ouh, Zidôre, vos vèyez bin qu' i trèfilèt.
- Awè mins d'vant, qu' i répond mon mon-n-onke, hoûtez-me bin, canârîs, lès-oûs, c'èst po vos deûs, èlzès fât pârti. Vos-avez bin compris èdon ?

C'est Pâques

Aujourd'hui, je m'ai levé tôt pour aller servir messe. I m'semble que l'office n'a jamais été si tellement long, à cause que je tréfilais pour rentrer et ramasser les bons cocognes dans mon jardin.

Pendant qu'on se rhabillait, le chasse-chien nous a donné un lapin en chocolat avec du bleu papier doré autour. Je m'rafiye déjà de l'manger.

Dans l'jardin, j'ai ramassé des oeufs de toutes les couleurs qui avaient tombé au milieu des jaunes jonquilles, et encore des autes fleurs que j'n'ai pas toutes rat'nu leurs noms comment qu'elles s'appellent. On s'a bien amusé...C'était à se dépisser de rire.

A midi, ma mère a fait du bon à-manger. Mon père avait dit:

« Dj'a touwé l'màye robète. Come c'èst djama, nos-àrans po magnî lès deûs djoûs. Setlemint, louktz de n nin l'fè al mostâde come li dièrinne fèye, savez... çoula pique on pô trop 'è l' narène. »

Mon parrain a v'nu manger à la maison avec nous autes. Je l'aime bien mon parrain, que c'est le frère de ma mère et que c'est lui qui la revengeait toujours quand elle était p'tite et qu'les vauriens de la « V'ile cinsè » de « So lès Hés » la tiraient par les cheveux. Mon père, lui, s'en fichait pas mal de ma mère. Il aimait mieux d'aller à la maraude dans les prés de Janète-às-gades, ou bien d'aller tendre à la verdjale pour attraper des p'tits oiseaux.

A table, je m'ai été asseoir à côté d' mon parrain, qui sent bon l'herbe coupée et le tabac de la Semois. Il a bon de manger à ralèche-doigts un lapin qui a mijoté dans la bonne noire sirope et les sèches prunes. Il a d'la sauce jusqu'aux oreilles et i dit tout l'temps:

« C'èst crâs, c'èst bong ! »

V'DJÀKE

Les cocognes

Un peu avant Pâques, le maître nous a demandé de faire un petit devoir sur les cocognes :

« *Dî rôyes seûlemint, qu'il a dît, ça pôreût-esse plêhant.* »

Je me demande bien pour qui que ce sera plaisant, moi. Enfin, passons et revenons à nos moutons ou plus vite à nos cocognes, parèt.

Mes cocognes à moi, j'y ai beaucoup tûzé, mais tu comprends bien qu'à mon âge, je ne me rappelle plus. Bon.

Voilà mon homme qui m'dit comme ça :

« Bin fais ceux de tes enfants hein d'abord. »

J'ai r'tûzé, et bin tu me croiras si tu veux, là non plus je n'avais plus rien dans mon cerveau. Je ferais bien les ceux de mes ptits-enfants, mais là j'en avais tellement tout plein que je ne savais pas par où ce que j'allais commencer.

Alors j'ai regardé ma belle blanche feuille qui était devenue presque toute noire et que pourtant je n'avais encore rien raconté du tout, mais comme j'avais déjà plus que les dix rôyes, je m'ai dit que c'était bon comme ça.

« *Li fève est foû : vos-ârez l'hâgne èt mi l'ouï !* »

Tiens don mon Diu ! Un oeuf. Tu vois bien que c'était une histoire de cocognes.

JOSÉE JACOBS

Vive les cloches !

Ah, comme je me rafiye d'être dimanche qui vient !

C'est le jour des cocognes et les cloches vont m'apporter tout plein du chocolat. I-n-aura sû avec des oeufs cuits dur, des ceux qui ont des si belles couleurs qui r'glatissent au soleil.

Je ne peux mal de rien dire à ma petite soeur mais je sais bien da moi que ce n'est pas les cloches qui apportent les cocognes pace que, il a beaucoup des l'oute jour, j'ai été à l'église et j'ai grimpé la montée jusqu'à la petite gayoùle des cloches, même qu'y avait des escaliers qui barloquaient tout et que je m'ai fait une belle grande gratte sur ma droite jambe.

Une fois que j'ai été arrivée sur place, je m'ai regardé toute drole : j'ai bien cherché tout côté, mais je n'ai pas vu des ailes. Pas une seule paire ! Alors, comment est-ce que tu veux qu'elles volent, les cloches ? Moi je wadjerais bien que c'est encore des emmanchures de grandes personnes pour que les pauvres petits enfants comme moi soient obligés de rester tranquilles. La preuve, c'est que quand j'avais plaqué ma petite soeur au mur pace qu'elle n'arrêtait pas de me peler le vente (avec un couteau d' bois!), ma mère m'avait man'cé en me disant que si je continuais à faire la tourciveuse, les cloches passeraient tout droit et ne jetteraient rien du tout pour nous autres.

Alors maintenant, je me démêfie et j'eesaie de me tenir keû. C'est difficile sais-tu, mais tant que je trouve des bonnes grandes grosses cocognes dans mon jardin le jour des cloches, et bin moi, je m'foute du reste.

Ah, que je me rafiye d'être dimanche qui vient !

GILBERTE MATTINA

l'honnête et il en a repris plus d'une fois, du rouge vin et maman aussi.

Ma marraine de Liéche, parèt, elle fait la fière, elle met tout le temps du rouge sur ses lèvres et de la poudre sur ses massales, même à table; moi, je la regarde faire, mais son sent-bon me fait mal à ma tête.

Mais je m'amusais quand même bien à Pâques. Ma grand-maman me donnait encore bien un coup de main pour chercher après les cocognes:

- La, *loukiz fève,po-dri l'bèrvète*, qu'elle disait, *dj'ènn'a vèyou onk*.

Je revenais toute fière avec un beau rose cocogne en suke avec un vert dessin dessus. Grand-maman ouvrait son grand bleu tablier à carreaux qu'elle tenait par les deux coins. Mais j'étais toute triste : il avait l'air si pèneûs mon rose cocogne tout seul dans le fort grand tablier.

- Habie, qu'elle reprenait aussi rate, *ènn'a co onk è sèyè tot près dès grès dè p'tit siâ* !

Et puis je recourais tout droit et je voyais le doigt de grand-maman au bout de son bras avec son norèt qu'avait glissé par terre, qui montrait le gruzalier et je recourais encore avec mes petites jambes toutes fatiguées.

Qu'on avait bon dê ! Grand-maman et moi à la porte toutes les deux, tout tôt au matin, dans le grand jardin et que j'étais toute rouge sur ma figure si tellement que j'avais chaud d'avoir couru.

On s'allait asseoir sur le vieux hame en bois, celui que mes pieds n'arrivaient pas par terre, pour manger un ou deux cocognes qu'on ne dira pas à maman.

Grand-maman disait que toutes les cloches retournaient à Rome et moi, je repensais à ma marraine et mon mon-n-onke, mais eux, c'est à Liéche qu'i-z-habitaient et que je voudrais qu'i r'tournent.

Les cocognes

Eh bien voilà, je m'appelle Nestor et je charrie sur mes neuf ans, comme on dit chez moi. Le grand jour est tout le même arrivé : c'est Pâques, les cloches sont revenues de Rome, qu'i disent, mais moi je sais bien qu'elles n'ont jamais parti, pace que, avec le gros crolé Zidore de chez le rossette Marguerite, on a monté dans le clocher de l'église et elles étaient encore là, même qu'on s'a fait roufler par le curé quand on a redescendu.

Mais aujourd'hui parèt, je m'ai lavé dans le grande tine devant le crapaud de la cuisine-cave et puis ma mère m'a fait mettre mon nouveau costume. Il est un peu trop grand pour moi, mais le marchand a dit comme ça à ma mère qu'i serait encore bon à l'année quand c'est que je ferai mes Pâques.

Quand j'ai été prêt, ma mère m'a dit :

« Allez un peu vous montrer à vote grand-mère tenez là, pour voir comme vous êtes beau. Mais n'allez pas encore faire le zozo dans la rue parèt ! »

Moi je sais bien pourquoi qu'elle m'envoie : y a mon père qui regarde aux pigeons et i n'faut pas faire du bruit et puis, comme à toutes les Pâques, mon grand-père a caché des cocognes dans le jardin.

Je pense qu'i vont encore une fois mette la grosse poule en chocolat dans les groseilliers, avec des oeufs cuits dur tout autour. Celle-là, depuis le temps qu'elle est la même que le chocolat est

devenu blanc par plaques et qu'un jour elle s'a même cassé que mon grand-père l'a dû r'plaquer en chauffant les deux morceaux devant la plate-buse pour qu'i r'collent.

Arrivé devant chez ma grand-mère, comme d'habitude même si c'est dimanche, je passe par l'avô pour ne pas salir la belle place de devant et je tombe tout droit sur mon grand-père qui revient du jardin avec un panier dans sa main.

« *Qu'on pô quû vola, qu'i crié à ma grand-mère, mon Diu qu'il èst bè !* »

D'un coup ma grand-mère aspité hors de la cuisine et vient me donner deux grosses baises à picettes.

- *Mins dji sé bin poqwè qu'i vint parèt mi, qu'i fait mon grand-père.*

- *C'est po s'mostrer va sûremint, qu'elle dit ma grand-mère.*

- *Nèni valèt bâcèle, qu'i fait mon grand-père, c'èst po veûy çou qu'îès clokes ont-st-apwèrté. » Et la-dessus, i m'astitche le panier.*

Moi, bien vite, je ne fais ni une ni deux et j'avoile dans le jardin. Mais mon grand-père, i n'a pas beaucoup d'idée : y a encore la grosse poule en chocolat dans les groseilliers et je vois déjà de loin qu'y a des oeufs de toutes les couleurs tout autour. Et puis, i doit encore en avoir un, un gros comme je les aime bien, dans un grand brun pot en pierre qu'on conservait des oeufs dedans du temps de guerre, dans de la silicate, près des escaliers de la cave.

Som'nance d'on bê djoû d'Pâkes

Quand je repense à mes cocognes de quand j'étais petite, que j'ai bon !

D'abord je ne pouvais mal de manquer le jour, même si Monsieur le Curé te disait que tu devais être triste et faire carême, ça fait que je ne pourrai pas manger toutes mes tartines que ma maman m'a mis dans ma ronde boîte en blanc fer et qui sentaient bon quand est-ce que je bougeais le couvercle avec mon nom écrit dessus paraît ? Moi, je les mangeais toutes pour ne pas tomber faible et que j'avais faim.

Tu devais être triste aussi, qu'i disait, que Jésus est mort, par que Judas lui avait donné une baise et adon, il a raviké, c'est Pâques, tu n'es plus triste et tu fais la fête.

Et puis, dans le boutique avec une grande grise barrière qui crie quand on la pousse, qui est juste à côté de l'église ousque j'achète des chiques avec la dringuèle pour Monsieur le Curé que je garde pour moi, y a plein d'images avec des blancs petits lapins avec une salopette avec des rouges pois, des petits croisés moutons qui sautent ensemble et des jaunes petits poyons, à croire que tous les bébés des bêtes viennent au monde en même temps à Pâques !

Le jour avant Pâques, maman faisait des bonnes grosses tartes au suke ou bien de la blanche doréye. Papa amontait de la cave des toutes vieilles bouteilles de rouge vin avec l'étiquette toute mangée à cause que mon mon-n-onke et ma marraine de Lièche venaient.

Moi je ne les aimais pas beaucoup et je trouvais que c'était bien fait que papa allait chercher les plus vieilles bouteilles pour eux. Mon papa, il était bien aclévé : i buvait les vieilles bouteilles sans faire des laides grimaces comme moi quand j'ai goûté dans son verre, pouâk ! et que les grandes personnes ont bien ri de moi. Mais lui, il a fait

Quand j'étais petite

Quand j'étais petite, ma maison était près de la Bonne Femme, celle qu'on lui a coupé sa tête, qu'i paraît. Ma mère faisait boutique d'alimentation générale. « *Al bone Cwène* », que ça s'appelait.

Les femmes, quand ça vient au boutique du coin, c'est surtout pour raconter. Raconter ce que la voisine a dit le matin dans le jardin en mettant pende le linge sur le fil. Raconter que l'homme d'en face a encore rentré hier mort sou la nuit et qu'il a même gêné tout le monde pour dormir.

Et puis, quand on n'a plus rien à raconter, i faut quand même bien penser aux commissions:

- Ah, Drienne, j'allais oublier, garde moi un peu dix miches pour dimanche matin va et puis maintenant, je vais prendre deux kilos de nouvelles pommes de terre, mais des grosses hein, c'est pour faire des frites.

Alors ma mère me vient chercher sur la pavée ousque je joue avec la voisine d'en face au tahé. Faut que je rentre pour trier les pommes de terre mais je trouve que c'est délicate pace qu'y a pas beaucoup des grosses dans les nouvelles. Avec ça qu'en plus, je sais bien que de toutes manières, elle va rouspêter !

Les gamins, eux, essaient de trouver des vidanges dans leur maison pour les rapporter et garder l'argent pour des chiques mais avec ma mère parèt, ça ne prend pas : elle ne donne pas d'argent pour des vidanges si on n'achète pas une pleine avec. Les allumettes non plus, elle n'en vend pas aux gamins ni des pétards mais ça, i s'en fichent : i n'ont qu'à aller à la marchande de gazettes de la Bonne-Femme, i peuvent en avoir tant qu'i veulent. Moi, j'ai quand même peur avec les pétards. Je crois toujours qu'on va mète le feu à la maison avec.

ANNE DELPORTE

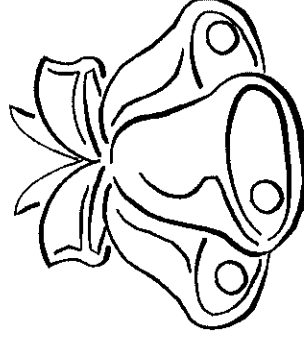
Waye pour mon nouveau costume : mon bras est trop court et le bord du pot est tout déplaqué. Moi je m'en fous, je pousse ma main dans le fond du pot et je sens du papier argenté. Je le prends, c'est vrai que c'est un gros oeuf mais il est tout sale et plein d'arincins. Si ce n'est pas malheureux : c'est un de l'année passée que j'avais roublié !

« *Ni magnîz nin çoula savez gamin, qu'elle dit ma grand-mère, vos pôrîz atraper 'ne saqwè d'mâva !* »

Et voilà mon grand-père qui s'rigole tout mort et qui dit :

« *Si vos n'avez nin pris l'ci d'ciste annêye, i sèrè co bon po l'côp qui vint !* »

FRANÇOIS WATHELET



Les cloches de Rome

Aujourd'hui c'est Pâques, alors je suis à ma fenêtre depuis quart de cinq au matin, pour voir revenir les cloches de Rome. Je m'ai levé tout timpe, même avant note coq, même que j'avais l'idée d'aller lui crier dans l'oreille qu'i pouvait bien se lever aussi. Mais ma mère m'a défendu d'aspiter en bas avant elle.

« Lèyon, tu peux desc... » Bardi bardaf dans les montées, je suis devant la porte du jardin et je tréfile pour que mon grand-père vienne tirer la barre de la porte.

« Ni rouflez insi don p'tit mazoukèt ! Ele ni sont po l'pus sûr nin v'noves por vos. »

Pourtant ça y est : j'en vois un, par en-dessous du gruzalier. Tiens, il est tout en bleu, come le celui que j'ai pindu dans mon lîve la semaine passée...en voilà encore un, deux trois, quatre, tout du long de la ligne de racines. Et ça là, tout jaune près de notre rhubarbe, qu'est-ce que c'est don mon Dieu ?

C'est des petits poyons avec une poule dans une boîte de chez Delhaize...come si une poule en chocolat pourrait avoir des poyons avec des poils.

Plus loin, dans les poireaux, trois cocognes. Ah zut ! ceux-là c'est des cuits durs avec de la rouge couleur dessus et en regardant les mains de mon mon-n-onke, je vois des taches du même rouge sur ses doigts et voilà que lui, qui avait vu que je l'avais vu, i se dépêche de les cacher bien vite dans ses poches.

Je voudrais bien lui dire ce qu'i m'dit toujours, que les ceux qui mettent leurs mains dans leurs poches c'est des pourris, mais en regardant son bon visage tout mahuré de vilaines grosses cicatrices toutes bleues ramassées au fond de la mine, j'aime mieux de me taire et de presser mon petit coeur tout content contre sa forte poitrine en criant bien fort:

– Merci les cloches ! Merci les cloches !

Tante Tatène en a des grosses larmes qui roulent hors de ses grands verts yeux et les voilà tenez, tous les deux, qui se mettent à me regarder comme si j'étais l'enfant Jésus.

Nous avons ramassé des autres cocognes, le panier presque plein nous avons rentré heureux, mais moi j'étais fatigué, fatigué. Le soir, couché dans le divan entre mes parents, j'ai regardé la TV en mangeant mes cocognes.

Je ne comprends pas bien toutes les images de la TV, mais je me demande quand même si les petits enfants du Congo, qui ont toujours l'air si pèneus, ont eu leurs cocognes eux aussi. Ce serait quand même bien s'y avait là aussi quelques Matante Tatène et quelques Mon-n-onke Doné.

RICHARD JOELANTS

ly mon Diu, pour moi c'est une cloche qu'aura tapé ça par la fenêtre, dit-st-i mon mon-n-onke avec un air de deux airs.

Les papiers d'emballage volent à petits morceaux tellement que j'ai hâse de voir ce qu'y a en-dedans. Oufi ! d'abord un beau bleu long pantalon en velours comme mon mon-n-onke et un magnifique petit gilet de laine comme mon cousin René, qu'on appelle Bouyote pace qu'il a une grosse tête, même que ma matante Poldine lui dit toujours que ce n'est pas vrai, mais qu'elle l'envoie quand même chercher cinq kilos de pommes de terre dans sa casquette quand elle ne retrouve pas son filet.

Vite savez-vous, moi je veux tout mettre et voilà que je deviens d'un coup tout beau, tout nozé. Maintenant je mange comme un goulafe, même que Mon-n-onke me regarde d'un air tout èwaré, moi qui ne trouve jamais rien à mon goût.

Vite mes bottes pace que la pluie a tombé et qu'i n'faudrait pas salir mes beaux noirs souliers vernis en flich'tant dans la mastafatche. Et hop ! dans le jardin.

Matante Tatène me suit avec un panier que Mon-n-onke a arrangé pace qu'avant i servait surtout à porter les colons al tape.

La, tout d'un coup, derrière le gros pommier, un gros cocogne avec un beau ruban : on dirait le même que celui que la rossète Pauline attache sa queue de cheval avec. Et dans le gros cocogne, tout plein des petits en chocolat : je glette déjà rien que de les voir.

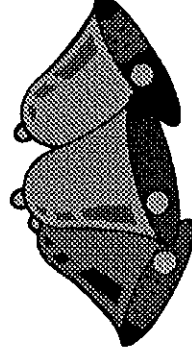
« Avez-ve bin loukî tot costé ? Elz' avez-ve trové turtos ? » qu'i criye mon grand-père. Waye, le voilà ; pourvu qu'i n'en écrase pas avec ses gros bloums...

Et toi, le chat, qu'est-ce que tu lodes encore là don ? Ce n'est pas pour ton grognon, alè, foute le camp. Encore bien que ce n'est pas notre chien : galavale come il est, il aurait déjà tout loffé, celui-là.

« Léyon, viens déjeuner ! » C'est bon, j'arrive parèt, mais je reviendrai torade : on ne sait jamais qu'une petite qui serait en retard viendrait encore taper un cocogne ou deux...

Ding, dong, ding, dong ! Tiens, il est huit heures. Et note curé qui sonne à messe ?

LÉON BUKENS



Un flo sans eau

Le flo-Maquoy, c'est le carrefour ousque toutes les routes arrivent, ça fait que, i-n-a cinq coins. A chaque coin, i-n-a une maison mais c'est conte la celle de Thérèse qu'i-n-a la *Pierre des nègues*.

Tous les jours, i-n-a des hommes qui viennent parler de traze a catwaze quand i-z-ont fini leur journée et i-n-a beaucoup des mineurs qui racontent les affaires qu'i font dans la mine.

Edouard et Arthur, c'est deux frères qui n'habitent pas dans la même maison pace qu'i sont mariés et qu'i-z-ont des enfants. Quand i viennent à la *Pierre des nègues*, i s'laissent glisser conte du pignon d'a Thérèse en détachant leur paletot.

Quand i sont bien racrapotés avec leur cu sur leurs talons, i-n-a une affaire imprtante qui commence : hors de la poche d'au-d'vins du paletot, voici la grande pîpe de lécume avec un long tuyau en bois et un bout de corne qu'est attaché avec une petite cowette de couleur avec des petites boulettes au bout.

Dehors de l'autre poche, une vessèye de cochon qu'est liée avec une lacète.

Et voilà l'affaire qui attaque, savez-vous.

- *Djusse on pô dèl grosse coupe è fond, qu'i dit Douard, po fé dès bèlès fleûrs so l'trèsse.*
- *Fomes-tu todi dè Lamâtche ? qu'i d'mande Arthur.*
- *Nèni, qu'i répond son frère, cisse chal, c'est dèl Copérative qui Mariye a rapwèrté l'saminne passèye. On fête dèl réclame po dèl Sèmwès, èle n'est né mâle. Et twè ?*

- *Mi valèt, dji n'canâje nègn : todi dèl Rwèzin, né trop grosse, né trop fène, a l'idèye, djo.*

- *Avè mèsse !*

Sur rien du monde de temps, nous voilà tous les trois dans la cuisine et déjà je jette des loukeures vers le potager de mon mon-n-onke.

- *Ahote savez là m'fi, qu'i dit, vosse bagn èt pwis magnî.*

- Mais mon-n-onke...

- *I n'a nin dès mon-n-onke qui tinse, dj'a dit !*

A voir la figure toute fâchée de mon mon-n-onke, je sais directement que je dois écouter et qu'après, i se radoucira vite.

Tante Tatène a apprêté mon bain dans l'abatou. Je crois bien que je n'ai jamais été si vite pour potchî dans la grande tîne.

- Frottez bien vote sulniche tout côté savez-vous, qu'elle dit matante.

Voilà d'un plein coup qu'elle se met à rire aux larmes de me voir si dispièrté pour une fois et elle se met à crier:

- *Doné, Doné, à sécoûrs ! Vochal lès grantès-êwes !*

Bien rincé de toute ma sam'nure, ma bonne tante me frotte tant qu'elle peut le dos et les fesses et après elle me dit:

- Alè m'fi, faites pareil avec vote devant.

- Quand j'ai revenu dans la cuisine, sur la petite table en blanc bois, y avait deux beau paquets emballés dans du papier de couleur, avec des ficelles à croles.

Des belles Pâques

Awè valet : demain, cest Pâques et depuis que mon mon-n-onke Doné et ma Matante Tatène s'occupent de moi, j'ai toujours eu des bonnes et belles Pâques. Cest comme pour Saint-Nicolas et le Père Noël : i n'oublent jamais le gamin, comme i disent.

I m'a semblé que la nuit avait duré une pleine semaine, des secondes longues comme des minutes, des minutes come des heures. Je m'avais réveillé beaucoup des fois, mais à la place de voir arriver le jour, c'était tout le temps Mon-n-onke Doné qui ronflait comme s'i sciait des voliches. Sur le coup de cinq heures, j'ai même entendu Matante Tatène se lever pour faire pipi dans le grand blanc seau.

Les gouttes qui tombent dans le seau vide me font penser à la mare aux maclettes, quand je fais moi-même pipi dedans pour faire peur aux têtards.

A sept heures, cette fois-ci je n'y tiens plus et voilà que je roufèle en bas de mon lit et que je crie à mon mon-n-onke Doné:

- Mon-n-onke, mon-n-onke, j'ai entendu du bruit dans le jardin !
- *Têhîz-ve, djône tins, qu' i dit mon mon-n-onke, pêtez co 'ne pitite sokète, èst co trop timpe.*

Moi, je rie dans ma barbe, pace que j'entends ma matante qui parle tout bas et qui dit :

- *Dihez, Doné, c'èst Pâques savez oûy .*
- *Dji n'èl sé qu' trop bin, qu' i répond.*
- *Alè djans, lèvans-gne insi.*

- *W'è-st-i Eugène hèy ? qu' on n' l'a né co vèyou ? Sèrèût-i rataké ?*

- *Nèni, i chôme co todi.*

Pace que, Eugène parèt, c'est le celui qui sait bien tout, pace qu'il a été à l'école quand il était p'tit et que l'facteur apporte la gazette tous les jours et que ses deux gamins vont déjà à l'école moyenne.

Eugène, i vous ferait bien rire savez-vous lui : i fait tout à fait tout doucement : i marche doucement, i parle doucement, avec une voix grincheuse là. Tout le monde l'écoute quand i raconte quelque chose.

Tout d'un coup, voilà qu'on le voit arriver du fond de la havée avec sa petite passette dans sa main. Bin oui hein, comme i n'est pas mineur, lui, et qu' i n'est pas habitué à s'asseoir sur son cu, i faut bien qu' i prenne une passette.

- *Bin m'coye, louke on pô, qu' i dit Arthur, on dîrèût qu' i s' dispêche.*

- *Wèy, qu' i répond Douard, qui lî prind-i hèy ?*

- *Tès' tu, nos l' alans sépi.*

Et voilà tenez, Eugène qui r'hape alène tout doucement en s'asoyant devant les autres qui rattachent quoi. Mais i l'sait bien savez-vous lui, que les hommes rattachent ce qu' i va dire, ça fait que pour les faire lanwir un peu, i prend son paquet de tabac avec son carnet de Job qui est toujours dedans. Et comme il lui faut le temps, les autres se regardent en faisant des clignettes.

Quand sa cigarette est bien allumée, i repousse un peu sa casquette en arrière, i relève un peu sa tête et i dit:

- *C'èst margaye amon lès cagots.*

JULES GOGUET

Du temps de la guerre

C'était une des Pâques du temps de guerre, la seule où que les cloches ont venu, du temps qu'ont duré les privations. C'est pas que mon papa ne savait pas se tirer d'épaisseur, mais chez moi, au-dessus de la guerre et des privations qui allaient avec, y avait encore sept enfants.

On pensait qu'ça allait être encore comme les autres Pâques : on était déjà contents que, deux semaines au long on n'irait pas à l'école et qu'à midi, on allait manger deux lapins, les plus gros du trou à lapins, avec des prunes et de la bonne sauce.

On a d'abord été fâchés quand, comme les autres jours à sept heures, ma mère a brêt pour qu'on se lève alors qu'on avait les vacances. Et comme tous les autres jours aussi, Mady et Dédée ont fait les celles qui n'avaient rien entendu.

Alors, ça a été mon papa, qui n'est pas là les autres jours qui a brêt, mais lui, c'est plus que brère : y a tout qui tremble et on n'entend plus personne, même pas une mouche.

Pas encore une minute après, Mady était là, toute mal agad'lée, mais pas Dédée. Tous pourtant, on était sûrs qu'elle avait entendu. C'est la seule qui osait tenir tête à Papa. Elle n'a pas été aclevée avec les autres qu'on dirait, qu'elle disait Maman et même beaucoup des autres gens. Pour moi, c'est pas qu'elle était méchante, c'était une canaille, elle aimait faire assotir les gens.

Ce jour-là, Papa en avait son sô de toutes ses manières, surtout que le jour avant, elle en avait encore fait beaucoup des autres. Aussi, il a eu vite fait de monter les escaliers jusqu'en haut et de

serrer le fêrou de sa chambre. Quand ça a été fait, on a été tous tout pêtés quand on nous a dit de mettre nos souliers pour aller dans le jardin pace que les cloches avaient bombardé des oeufs pendant la nuit. Il fallait voir comme on était vraiment contents qu'on faisait plus de bruit que des poules quand elles ont toutes pondu.

Y en a une qui faisait une drole de tête, i faut se mettre à sa place : elle nous avait vu sortir par la fenêtre de la chambre et trouver des oeufs. C'était des ceux de poule, mais y en avait des jaunes, des verts, des rouges et des ceux comme en chocolat. C'est sûr qu'elle ne s'est pas amusée comme nous, mais elle n'a rien perdu pace que, pour le manger du matin, elle a eu un oeuf et demi comme tout nous-autes qu'on avait pourtant dû les trouver.

Même Lu lu, qu'avait été la plus sûtie a dû partager. C'est peut-être pas juste, mais c'est comme ça que ça doit marcher dans une famille, que mon papa a dit.

J'ai fini, pace que je ne dois pas raconter que ma soeur Dédée a été tout le même punie par le bon Dieu : elle a vomi ses oeufs même pas vingt minutes après le déjeûner ; ça ne valait pas la peine. Mais peut-être que c'est mieux comme ça pace que, être marquée dans le grand livre pour quand elle sera morte, c'est plus pire : l'Enfer, c'est encore aute chose que de ne pas avoir vraiment mangé des oeufs, même que c'était pendant la guerre.

ROBERT COLLIGNON